

Réf. :

Ext. tél. :

Parmi les livres Les Goncourables

Dix-sept ouvrages sont encore dans la course au plus prestigieux Prix Littéraire français. Le jury a rendu publique sa sélection. Il faudra attendre le 14 novembre pour savoir lequel de ces « Goncourables » sera couronné à l'issue du traditionnel déjeuner chez Drouaut.

Danièle Sallenave, qui avait obtenu le Renaudot en 1980 pour « Les portes de Galbio » tente sa chance avec « L'adieu » (125 p P.O.L.). L'utilisation de l'ellipse et non-dit caractérise ce récit d'un jeune photographe venu rendre visite à un vieil oncle dont toute l'existence humble et sans histoire s'est déroulée dans le même village. (Voir présentation plus détaillée dans NG du 21/4/88).

Le hasard a-t-il sa place dans l'attribution d'un prix, parmi le chuchotement des compromissions éditoriales et le choix que l'on veut croire serein des jurés. Une fameuse martingale consiste quand même à être édité chez l'un des trois grands : Grasset, Gallimard et Seuil.

Pour être « Hors d'atteinte » (293 p., P.O.L.), Frédérique, le héros du roman de Emmanuel Carrère abandonne le jeu de rôles que lui a imposés la société (situation, mari, enfants) pour s'adonner au jeu. La recherche de la martingale anime son périple cahotique de casino en casino. (Voir présentation plus détaillée dans NG du 07/07/88).

Philippe Labro continue son œuvre romanesque nourrie par son expérience personnelle avec « Un été dans l'Ouest » (298 p. Gallimard). L'étudiant étranger, après un an de

collège, part pour l'Ouest. Un camp de travailleurs forestiers lui dévoilera la rudesse de la vie américaine. (Voir présentation plus détaillée dans NG du 29/09/88).

Jean Raspail, emmène ses lecteurs sur « L'île bleue » (245, Laffont). Dans la déroute militaire et morale de la France de l'été 40, le panache, la beauté du geste est incarnée dans un groupe d'adolescents qui s'attaquent avec des pétards à une colonne blindée allemande. (Voir NG du 6/10/88).

« L'exposition coloniale » d'Erik Orsenna (358 p., Seuil) dit avec poésie le temps qui passe. Cette grande saga, truffée d'observations malicieuses et de gentillesse rappelle que la lecture doit avant tout être un plaisir. (Voir NG du 8/10/88).

Bernard-Henri Lévy avait obtenu le Prix Médicis avec « Le Diable en tête » dont le héros s'appelait B.C. Il récidive aujourd'hui avec un roman dont le héros porte les mêmes initiales : « Les derniers jours de Charles Baudelaire » (342 p. Grasset). A partir des quelques rares documents permettant de reconstituer le passé, Bernard-Henri Lévy refuse la facilité de la biographie pour construire avec le personnage réel de Baudelaire un roman à part entière. A partir des derniers jours du poète exilé à Bruxelles, agonisant dans une chambre de l'hôtel du Grand-Miroir, la liberté romanesque permet tout. Le lecteur suivra ainsi l'homme atteint du « Grand Mal » dans un bordel de la capitale et chez les Hugo où on l'a invité à dîner. Apparaissent également la mère de Baudelaire, le général Aupick, Sainte-Beuve, Ner-

val... Ce roman très structuré, très construit — comportant même, chose de plus en plus rare de nos jours, une table des matières détaillant six parties composées chacune de cinq éléments — est également polyphonique. Le discours du narrateur y est interrompu par le journal de Jeanne Duval, maîtresse créole de CB, le récit du père Dejoncker, les lettres de Madame Aupick, le monologue de Madame Lepage, la logeuse du poète à Bruxelles.

A côté de la reconstruction inattendue mais finalement pausable d'un autre Baudelaire, Bernard-Henri Lévy s'égare ainsi parfois en des discours qui ne sont pas faits pour lui. Ce brillant intellectuel ne trouve en effet pas le ton pour faire parler cette femme du peuple qui côtoie un géant. Et ce n'est pas les quelques écorchages par trop faciles du vocabulaire ou de la syntaxe que lui impose Bernard-Henri Lévy qui atténuent son récit. Pourquoi se permet-il donc à lui faire parler de « pipésie » quand elle tente de décrire les attaques dont le premier symptôme eut lieu le 4 février 1866 durant une visite de l'église Saint-Loup à Namur. Bien plus convaincant au contraire est l'imagination délirante du poète, cloué à terre, qui invective une gargouille le narguant depuis la voûte. La construction de ce roman, avec ses différentes voix, apparaît finalement comme trop volontaire, presque comme un artifice. Le brillant B.-H. L. qui sait si bien jongler avec la pensée a d'ailleurs deviné la critique. « Je me les sers moi-même mais ne permets pas qu'on me les serve » semble affirmer celui qui aurait pu naître gascon tant est fort son goût de la scène et de la bravache. Le roman contient ainsi son propre désaveu dans la lettre que Poulet-Malassis, l'éditeur et ami de Baudelaire, adresse au narrateur après

avoir pris connaissance de son projet.

« Les faits eux-mêmes sont exacts. Leur chronologie respectée. Sur le fond cependant, je veux dire : sur la méthode qui consisterait à vous introduire ainsi, comme par effraction, dans la tête d'un poète que vous avez à peine connu, puis à le faire parler par votre bouche, avec vos mots et vos préoccupations, souffrez que je vous dise mon extrême perplexité ».

C'est pourtant ce que fait Bernard-Henri Lévy et nul doute qu'il ne se livre beaucoup lui-même en racontant Baudelaire.

Durant les semaines suivantes, nous profiterons de cette chronique, pour vous présenter les autres candidats. On hésite encore à utiliser le terme « nominé » calqué de l'anglais pour les sélectionnés d'un prix littéraire français.

Sont donc également sur la ligne de départ :

- « L'arbre sur la rivière » de Pierre Bergounioux (Gallimard).
- « La statue du commandeur » de Patrick Besson (Albin Michel).
- « L'objet perdu de l'amour » de Michel Braudeau (Seuil).
- « Qui de nous deux inventa l'autre ? » de Pascal Bruckner (Gallimard).
- « La sans-pareille » de Françoise Chandernagor (De Fallois).
- « Hadriana dans tous mes rêves » de René Depestre (Gallimard).
- « La saison des oracles » de Claude Farragé (Flammarion).
- « La porte du fond » de Christiane Rochefort (Grasset).
- « La gare de Wannsee » de François-Olivier Rousseau (Grasset).
- « Le silence en héritage » d'Antoine Spire (Robert Laffont).
- « Mari-Barbola » de Pierre Veillet (Arléa).